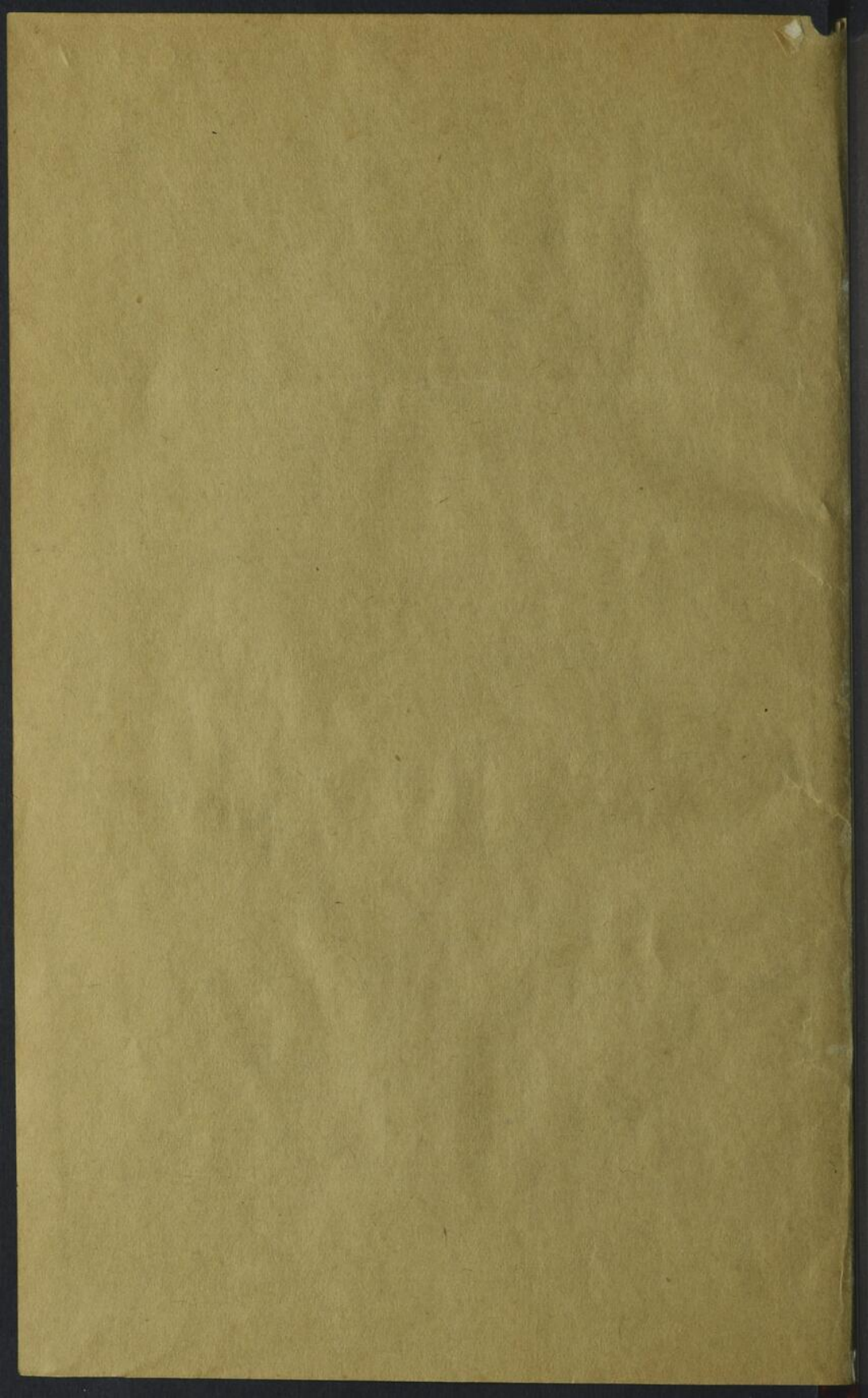




Bibliothèque Nationale du Québec



Les Conférences Pédagogiques

Vol. I — No 7 — 1944-45

BIBLIOTHÈQUES ET ÉDUCATION

par

LÉO-PAUL DESROSIERS

*Conservateur de la Bibliothèque Municipale de Montréal,
Membre des Dix,
Secrétaire de l'Académie Canadienne-française.*



ÉDITION

Le Centre de Psychologie et de Pédagogie

Régi par la loi des Syndicats coopératifs de Québec S.R. 1941

4803, RUE PARTHENAIS - Tél. FR. 3242

MONTRÉAL 34

LB

7

C 65

no. 1 no 7

1945

L'auteur assume l'entière responsabilité de son article.

BIBLIOTHÈQUES ET ÉDUCATION¹

Dans un ouvrage aux analyses psychologiques très fines, un romancier français, Robert Francis, a peint de façon vive, la façon dont certains fragments du passé, s'incrument dans la mémoire. Des scènes de la vie courante affectent la sensibilité, et produisent des émotions que l'on retrouve, soudain, après plusieurs années, intactes, isolées, toutes seules, sans le contexte pour ainsi dire, et sans les circonstances, qui les ont produites et accompagnées.

Dans l'imagination de qui d'entre nous, des souvenirs de ce genre ne se lèvent-ils pas, parfois, quand des événements quelconques rappellent les années de collège ? Ce sera un instant de l'étude du soir, plein de silence, de lumière, studieux et chaud ; une heure de printemps, dans la cour aux grands ormes, le long de la rivière gonflée ; quelques minutes de lecture quand les yeux couraient rapidement sur les pages où se développaient les aventures merveilleuses de Michel Strogoff ou du capitaine Nemo.

Voici, en particulier, un soir d'automne. Les élèves viennent de rentrer de vacances d'été avec l'éblouissement du soleil sur les campagnes. C'est la récréation. Mornes, ils se promènent maintenant autour de la salle ou jouent au billard. Soudain, un large carreau imprévu s'ouvre dans le mur. La lumière crue

(1) Conférence donnée, le 7 février 1945, au Cercle Universitaire de Montréal, devant les Anciens du Séminaire de Joliette.

en jaillit ; et voici sous les ampoules électriques, tout actif, tout vivant, loquace, volubile, nerveux, le père Alphonse de Grand-pré. On ne voit de lui que le buste qui se découpe en noir sur les rayons lourds de livres ceinturant la pièce en arrière de lui. En un instant, une longue file d'adolescents s'allonge pour emprunter des livres dans le local nouveau qui vient de s'ouvrir cette année-là. Des années s'écoulent ensuite. Au retour de nouvelles vacances, la gent écolière éprouve une autre surprise : les rayons, cette fois, ont envahi les classes. Une main sûre y a déposé des volumes. Voici pour les rhétoriciens les savants ouvrages de Gaston Boissier, de Fustel de Coulanges, d'Augustin Thierry, de Bédier. Au bas s'alignent de gros tomes noirs qui contiennent des numéros du « Correspondant » et des « Études ». Quelques élèves lorgnent avec appréhension ces livres d'aspect austère. Peu à peu, ils s'y habitueront ; et, un jour, assez prochain, ils découvriront soudain, en un phénomène inexplicable, les nuances, les finesses, les malices, la clarté, la délicatesse, et aussi la force, l'ordre souverain de la prose académique qui est pour ainsi dire la fleur superbe du génie français.

Voici un autre tableau que plusieurs anciens de collège reconnaîtront. Un élève pénètre avec timidité dans le bureau d'un professeur. Une couple de grandes fenêtres au fond encadrent là nappe lumineuse d'un soleil éblouissant. Dès le seuil s'ouvre comme un sentier tortueux. La pièce contient-elle des meubles ? Il semble bien que oui puisqu'ici et là, au ras de sol, se dessine une patte de chaise ou de table. Mais impossible de rien apercevoir nettement, puisque des livres, des collines de livres, s'amoncellent partout. Un professeur à la taille grêle, à l'air appliqué, est assis sur ce qui doit être une chaise, en arrière de ce qui doit être un bureau. Mais comment s'en rendre compte exactement, puisque, devant lui, c'est comme une plaine de volumes à couverture jaune. Non pas les tomes maigres et rachitiques que sont les romans, mais des volumes bien en chair, charnus, bien gonflés de pages, qui offrent la

substantifique moelle dont parle Rabelais. Et qui n'a pas reconnu l'hôte de cet antre ? Tel ou tel ancien professeur qui savait révéler aux élèves les grâces toutes helléniques de la belle Nausicaa ; qui décrivait les passions de Didon, la grande reine amoureuse. Et j'oserais dire que dans ces besognes, il remportait des succès ineffaçables, puisque de nombreuses générations ont appris par lui les beautés d'Homère et de Virgile, c'est-à-dire du grec et du latin. Il était un initiateur habile, et parmi ses élèves on ne rencontre que des partisans des humanités à l'ancienne mode.

Qui n'a conservé également en sa mémoire le souvenir d'autres chambres de professeurs, ou plutôt d'autres bibliothèques de professeurs ? Des bureaux bien lambrissés, bien matelassés, bien capitonnés d'ouvrages de toute provenance et de tous genres, de tous formats et de toutes épaisseurs ?

Comment ne pas rappeler en même temps un souvenir épique de cette période ? Durant les vacances du jour de l'an, les élèves ont entrepris en leurs paroisses respectives la guignolée des livres pour les groupes minoritaires des autres provinces. Maintenant, ils sont revenus au collège et voici que boîtes et colis commencent d'arriver de tous les points cardinaux. Le déballage commence dans une pièce de grandes dimensions. Bientôt les livres sont comme une marée qui monte et qui monte. Très vite c'est comme une inondation. Les élèves ont des livres jusqu'aux genoux, jusqu'à la taille, par-dessus la tête. Souriant, heureux, plus actif et plus volubile que jamais, le père de Grandpré navigue dans cette mer ; et la mitraille de ses paroles prend une sonorité plus riche, presque satisfaite, comme si enfin, sa faim était rassasiée, sa soif apaisée...

Aujourd'hui, nous les élèves, nous repassons en notre mémoire tous ces événements, et je crois que nous les comprenons mieux. Ces bibliothèques, celle que nous avons trouvée à côté de la salle de récréation, les rayons que nous avons découverts

dans nos classes, représentaient en leur temps des innovations. Elles n'étaient pas tombées du ciel tout organisées, toutes remplies. Elles étaient le fruit, ce que nous ignorions alors, et que nous savons bien aujourd'hui, de longues heures de discussion, de travail, d'organisation. Elles avaient leurs sources dans des convictions bien déterminées ; dans la certitude aussi qu'il fallait des ouvrages pour les élèves. Ces mêmes professeurs qui aimaient tellement eux-mêmes les livres, avaient décidé de doter leur collège de bibliothèques. Ils avaient gagné à leur cause les tièdes et les indifférents. Avec des moyens limités, ils avaient fait des plans pour donner satisfaction à des besoins. Généreux, ardents, sûrs d'eux-mêmes, ils avaient combattu pour en venir à leurs fins.

Nous avons quitté le séminaire, mais le même esprit est demeuré là-bas. Le séminaire n'a-t-il pas ouvert tout récemment une salle, ou plutôt un foyer de lecture ? Les après-midi de congé, ou durant les récréations, une fois que les élèves sont bien saouls de grand air, las de course, de jeux, de marche, ils peuvent venir s'attabler là et lire. Le séminaire de Joliette fraye ainsi une importante voie nouvelle. Il sait aussi prendre une initiative précieuse lorsqu'il charge l'un des membres les plus jeunes de son personnel de classer d'après un système éprouvé, de cataloguer et d'imposer un ordre rigoureux à la bibliothèque des professeurs et à celles des élèves.

Au retour des vacances, après la versification, le père Charette ouvre son cours de lettres par les vers si bien connus de Lamartine :

« Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
« Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
« Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges,
« Jeter l'ancre un seul jour ? »

Le père Charette était malingre, souffreteux ; il avait une classe qu'un professeur à l'énergie de fer aurait eu peine à

maîtriser. Il ne réussissait pas toujours à dominer cette turbulence, ce tourbillonnement de jeunes énergies, ce bouillonnement exubérant de forces. Je vois encore ces yeux d'un bleu très pâle. Mais en fut-il jamais un, qui aimât autant les beautés de la littérature ? Qui s'épuisât avec autant d'énergie, de courage, et parfois de détresse à nous faire goûter les grandes œuvres classiques, la dureté des vers parnassiens, la tristesse floue des symbolistes ? Souvent, le désespoir a dû l'envahir ; souvent, il a dû pleurer devant sa tâche ingrate et se demander, comment, l'esprit si plein d'admiration, il parvenait si peu, à les communiquer à son auditoire.

Mais plusieurs savent aujourd'hui, que les apparentes défaites du père Charette, étaient des victoires. Il se donnait tout entier, et l'on ne se donne jamais vainement tout entier. Il avait, pour parvenir au succès, des façons si insinuantes, si subtiles, si cachées, que personne ne pouvait les noter. Si les talents littéraires ont fleuri dans certaines classes, soudainement, c'est lui qui les avait allumés, qui les avait nourris, qui avait soufflé sur ces étincelles jusqu'à en perdre le souffle. Jamais peut-être ses élèves n'ont rencontré un animateur, un excitateur, aussi tenace, aussi habile. Il avait un sceau brûlant pour mettre son empreinte sur les âmes. Il fut toujours le plus modeste des hommes, incompris des autres, et peut-être de lui-même, déplorant de ne pas posséder les dons qu'il voulait, lorsqu'en réalité, il avait le plus précieux, le plus puissant de tous, celui d'éveiller les esprits à la beauté littéraire, celui d'arroser les germes dans les intelligences, et d'en surveiller la croissance, avec des soins, des attentions et des sacrifices, que l'on aurait dit d'un père attentif. Je crois que certains élèves de ma génération ne pourront jamais dire assez haut leur reconnaissance envers cet éducateur.

Et ce pèlerinage dans le passé nous ramène à une période qui, semble-t-il, reste remplie comme un printemps, de germinations, d'insouciance, de joies intellectuelles, et peut-être du seul

vrai bonheur. Et pourquoi ? Parce que, grâce aux livres, aux bibliothèques, aux professeurs qui avaient un tel appétit pour les ouvrages de l'esprit, grâce aux compagnons qui avaient le même souci, une atmosphère de littérature, d'intellectualité et de science régnait dans le collège. Nous découvrions ensemble les mêmes grands écrivains, nous les admirions de concert. Et surtout, nous faisons une bonne partie de nos études, dans les livres, écrits par les plus grands esprits de l'humanité. Apprendre l'histoire de France dans les manuels, qui sont nécessairement dépouillés, réduits aux grandes lignes, sommaires, peut être une dure tâche ; mais la parcourir dans les pages de Thierry, de Hanoiaux, d'Etienne Lamy, est un grand plaisir. Apprendre la littérature française dans un « Précis », qui ne peut contenir qu'une nomenclature sèche, est pénible ; mais l'approfondir dans Brunetière, dans Émile Faguet, dans Jules Lemaître, dans Ste-Beuve, est une aventure dont le charme ne s'oublie pas.

Tous connaissent le phénomène : l'esprit, les puissances réceptives de l'individu, se referment presque toujours devant le manuel : l'élève se tient devant lui comme devant un aliment qui répugne un peu. Mais les grands écrivains, c'est avec une joie intense qu'on ouvre leurs œuvres. On se met à la lecture avec une avidité non dissimulée ; c'est à regret qu'on s'interrompt. Et toute la magie, toute la force du style, des expressions, tendent à inscrire profondément dans la mémoire tous les faits qui se présentent au hasard des feuilles. Ce n'est pas l'intelligence seule qui travaille ; la sensibilité, l'imagination entrent en jeu. Toutes les facultés sont en éveil, elles sont stimulées ; elles s'ouvrent toutes grandes pour accueillir, comprendre, incorporer, assimiler les nourritures qui leur sont offertes. Et sous cette forme nouvelle, les études les plus difficiles, les plus ardues, deviennent souvent des plaisirs dont le souvenir se conserve toute la vie.

Ces œuvres, surtout en histoire, en littérature, contiennent des faits, un large enseignement. Mais elles charrient en plus, comme un grand fleuve nourricier, une abondance de notions,

de renseignements, de pensées, d'aperçus, des analyses psychologiques, des réflexions que le lecteur absorbe, sans y penser, un peu au hasard, mais qui enrichissent et renforçissent la personnalité de chacun. Un enfant penché sur un livre évoque toujours une comparaison : celle de l'arbre, le printemps, quand ses millions de racines et de radicelles s'éveillent dans le sol imbibé de sucs nourriciers, et que, d'un effort naturel, sans y penser, elles absorbent et aspirent cette sève.

Le livre, évidemment, la bibliothèque ne peuvent remplacer complètement le manuel, sauf dans des cas très rares. Celui-ci fournit pour ainsi dire une armature, un ensemble, un tout continu et articulé. Il prend l'élève à un commencement et il le conduit à une fin. Il contient les données essentielles qu'il faut savoir. Le livre, par contre, ne donnerait assez souvent que des leçons fragmentaires et incomplètes. Mais il développe presque toujours les enseignements du professeur ; il les amplifie ; il les complète ; il fournit des connaissances supplémentaires ; il illustre, et il commente, il étoffe, il approfondit et il situe.

Nulle part aujourd'hui l'on ne se contente plus du manuel. Celui-ci, est devenu lui-même une invitation à la lecture. Il se bourre d'indications, qui renvoient aux grands ouvrages de l'esprit. Et nous avons le livre auxiliaire du manuel, et nous avons les bibliothécaires, auxiliaires des professeurs. Et c'est justement dans cette voie que le séminaire de Joliette a toujours marché. A-t-il été un précurseur ? Peut-être. Il y a déjà plus de trente ans, il avait déjà le souci, de placer à côté du manuel, les livres les mieux faits, afin de combiner ces deux forces, pour produire une œuvre éducative, d'une exceptionnelle valeur.

Et il semble que ce domaine devrait être exploré à fond, et qu'il faudrait en systématiser les leçons d'une façon scientifique. Car la littérature envahit chaque jour, des champs qu'elle dédaignait autrefois. Elle travaille aujourd'hui sur les matières, qui lui semblaient réfractaires. Ainsi, tout récemment, un livre

paraît chez nos voisins du Sud. Il porte un nom de roman : « Storm » - « Tempête ». Bientôt, il se vend par centaines, par milliers. Bientôt il atteint et il dépasse le cent mille. Pourtant, « Storm » c'est de la météorologie romancée, c'est l'étude du vent et de la pluie, du chaud et du froid, du calme et des tempêtes ; mais sous une forme romancée, qui donne aux données scientifiques, un attrait passionnant. Les sciences naturelles, plus que les autres peut-être, attirent les hommes de lettre. La « Flore » Laurentienne ne connaît-elle pas un grand succès de librairie, dans le Canada français ? Des naturalistes, dans tous les pays, surtout en France et en Angleterre, ont écrit et ils écrivent encore quelques-uns des plus beaux livres dont l'humanité puisse s'enorgueillir. Ils décrivent les pays, la vie des bêtes et des plantes, les jours et les nuits des oiseaux, l'évolution des fleuves et des montagnes, les joies des saisons. Toutes ces œuvres sont particulièrement précieuses, car elles enseignent des qualités que l'on avait trop longtemps négligées : l'esprit d'observation, le goût de la précision, la curiosité, toutes ces qualités découlant de la science et conduisant en ligne directe à la science.

Et c'est dire que le séminaire de Joliette, en s'essayant à composer une bibliothèque qui soit le complément du manuel, et qui donne le goût des matières que le manuel enseigne, est entré dans une voie singulièrement fructueuse, habile, qui conduira l'éducation bien loin.

Cette tendance, nous la trouvons aujourd'hui partout. Elle est même entrée dans les goûts de la jeunesse, d'une façon tellement efficace, que celle-ci se fait maintenant d'une bibliothèque, une conception nouvelle, je dirais même plus utilitaire, que les générations anciennes. Elle vient toujours aux bibliothèques, pour y trouver une culture. Mais en même temps, elle vient peut-être surtout, pour y alimenter ses connaissances. En arrivant, elle s'attable devant les massives encyclopédies modernes, sur l'histoire, les questions sociales, la géographie, la musique, la chimie, etc. Elle y cherche un enseignement et des faits. Elle a pris le

gôût de ce que l'on peut appeler la littérature technique. Un bon pourcentage des ouvrages que l'on publie aujourd'hui ont trait aux mathématiques, par exemple, à la navigation aérienne, à la radio, aux moteurs, à l'électricité. Des périodiques exposent les derniers développements de la science et de l'invention dans la fabrication du fer et de l'acier, dans les constructions en ciment, dans la céramique, etc. Le nombre de ces publications s'accroît sans cesse et elles diminuent la part qu'occupait autrefois tout entière les grandes revues de littérature, d'histoire et de politique étrangère. C'est que tous les objets que l'homme utilise ou qu'il fabrique, incorporant les dernières données de la science, deviennent de plus en plus compliqués. L'artisan n'y peut toucher sans posséder de grandes connaissances. Et ce simple fait indique qu'une révolution se produit dans le caractère des bibliothèques et qu'elle en modifie lentement la composition ; il indique aussi de quelle façon profonde, la bibliothèque entre et entrera demain dans le monde éducationnel.

C'est sans aucun doute pour avoir appelé les grands écrivains à la rescousse, et pour avoir dosé avec justesse la part du livre et celle du manuel dans l'enseignement, que le séminaire de Joliette et les Clercs de Saint-Viateur ont remporté des succès auxquels toute la province a applaudi. Ils ont fourni à leurs élèves une nourriture plus riche, capable de créer des intelligences plus fortes. Ils ont alimenté les esprits avec libéralité. Ils savaient qu'un livre bien choisi, peut créer l'intérêt dans la matière étudiée, disposer l'esprit à recevoir la leçon avec plus d'appétence, assister le professeur, dans la direction à donner aux esprits.

Ces maîtres, dont quelques-uns étaient des écrivains de marque, laissaient les élèves lire, d'une façon que d'autres éducateurs, auraient pu considérer comme désastreuse. Ils avaient des indulgences, que l'on aurait blâmées dans d'autres quartiers. Mais nous savons tous, nous qu'ils avaient raison, et les résultats le prouvent. Car ils ne pensaient pas seulement à l'intelligence : ils n'oubliaient ni le caractère, ni la formation morale. Ils savaient

déjà en ces temps lointains, qu'elle œuvre saine et belle, une bibliothèque bien choisie, peut exécuter dans ce sens. Et les lectures qu'ils laissaient faire donnaient à leur éducation deux caractères principaux. Je ne parlerai pas du caractère religieux ; d'autres ont de meilleurs titres que moi à le faire. Je n'insisterai pas sur le caractère littéraire de leur enseignement : c'est un sujet un peu particulier. Nous savons tous que peu de professeurs dans notre province ont porté l'estime de la littérature à un degré aussi élevé. Pour certains d'entre eux, c'était une manifestation bien supérieure à toutes les autres.

Mais ce soir, je voudrais insister sur un autre caractère de l'enseignement du séminaire. C'est justement un caractère que nombre de collègues auraient négligé s'il faut en croire des critiques ; un caractère dont l'absence mettrait en péril notre petit peuple, je veux dire le patriotisme, l'amour des siens, de la petite patrie. Comment s'y prenaient nos professeurs ? Le secret gît probablement dans le choix des livres qu'ils mettaient à la disposition des élèves, dans certaines façons subtiles et fines d'expliquer l'histoire, dans certaines lectures qu'ils faisaient en classe. Ils voulaient, je crois, exciter un patriotisme éclairé, sûr, un patriotisme sain et solide. Non pas le patriotisme échevelé qui crie, discute, pétille, mais un patriotisme intérieur, logé au fond de la conscience comme un feu d'une grande intensité, qui dure et qui persévère. Nous ne pouvons juger aujourd'hui que par les résultats. L'histoire des Canadiens français d'aujourd'hui n'est pas écrite ; mais quand elle le sera, nous pourrons compter le grand nombre des élèves de Joliette qui ont créé des initiatives nationales, qui ont développé des entreprises nationales, qui ont travaillé dans le domaine national. Nous les rencontrons dans toutes les parties du Canada et aux États-Unis. Il y en a dont le public connaît à peine le nom, mais dont l'action sera profonde. On peut dire que les élèves de Joliette se distinguent par ce caractère indélébile. Leur instinct national a une grande force et beaucoup de sûreté. Ils ont le goût de se sacrifier pour leurs compatriotes. Sages et garnements, portent ce sceau. Et ils dis-

paraîtront avant que s'efface cette marque, comme si aucun accident de la vie, aucune déchéance n'avaient de prise sur ce caractère profond. « La mer y passerait »... comme dit le poète, sans user cette empreinte.

La bibliothèque, comme ne l'ignoraient pas nos professeurs, est ainsi un instrument merveilleux, un clavier dont on peut tirer bien des chansons. Qui sait s'en servir, peut orienter les générations, dans le sens qu'il veut. Il peut lui infuser des vertus, des enthousiasmes, des partialités. Il peut imposer à ces substances malléables, que sont les natures des enfants, les formes qu'il préfère.

Nous le savons tous : les professeurs n'ont pas toujours le temps de recourir, à ces aides que sont les livres, de la façon dont ils le voudraient. On les supplie de tout enseigner. Chacun veut inscrire une matière au programme. Si l'on sort du manuel, le temps manque. Alors les manuels demeurent seuls sur le champ de bataille, et l'élève se gave de façon indigeste, d'une matière qui ne lui réserve ni joie, ni plaisir. Il serait à souhaiter cependant, que les élèves aient quelque loisir pour les lectures ; que les pédagogues, étudient méthodiquement, la part que l'on peut abandonner aux bibliothèques dans l'éducation ; et surtout, que les bibliothèques de collège, celles que l'on tient à la disposition des élèves, soient composées et orientées avec un grand soin. Le nombre des ouvrages est moins important que leur qualité, et surtout que les services qu'ils peuvent rendre ; et les livres qui font le plus d'impression sur les enfants ne sont pas toujours ceux que les adultes choisiraient. Il faudrait y mettre des œuvres qui peuvent sembler puérides, des auteurs qui sont secondaires mais qui enflamment l'imagination et exercent la plus heureuse influence. Car, dans la voie des lectures, il y a d'aussi nombreux gradins que dans les escaliers ; et l'enfant doit s'élever de l'un à l'autre, dans une progression qui le conduira aux sommets. Il doit lire d'abord, je dirais,

les « Faucheurs de la mort », les « Camisards », afin de goûter un jour la dense beauté de « Maria Chapdelaine » ou de la « Flore laurentienne ».

Nous tous, qui ne sommes pas des pédagogues, savons bien que nos professeurs avaient trouvé la bonne recette. Nos souvenirs de collège sont tout embaumés des impressions que laissaient en nous nos lectures. Ils ne sont ni pénibles, ni indigestes, ni lourds. Ils sont aérés par cet air puissant qui circulait entre les pages des manuels.

Et c'est pourquoi les élèves de Joliette sont bien préparés à comprendre le rôle que les bibliothèques doivent jouer dans la vie collégiale et dans la vie nationale. Ils ont récolté, eux, le bénéfice des livres. Ils savent pourquoi on y recourt avec tant d'avidité dans toute l'Amérique. Ils évaluent avec précision les avantages que ceux qui en sont bien munis remportent sur les autres. Ils connaissent les superbes moissons intellectuelles qu'on y récolte infailliblement ; moissons des connaissances exactes et précises, qui mènent directement à une fin ; moissons aussi des notions générales et des enseignements plus fins qui enrichissent la personnalité et forment comme un terreau fertile d'où s'élanceront des actions vigoureuses comme des plantes de belle venue.

Ils savent également, ces anciens de Joliette, que les phénomènes de la vie nationale sont toujours très simples. Si une colonie s'occupe à se peupler pendant que l'autre s'occupe au commerce des fourrures, la colonie bien peuplée triomphera de celle qui aura fait le commerce. De même, il est certain que le peuple qui aura largement développé ses bibliothèques se rendra maître un jour de celui qui les aura négligées. Dans la lutte qui sévit entre peuples du même pays, comme entre individus, celui qui sera le mieux instruit, le mieux informé, triomphera de l'autre et l'exploitera. Ce sont des lois de vie auxquelles nous n'échapperons pas.

Les Conférences Pédagogiques

Numéros parus

1. Individualisation et enseignement collectif

Par le Rév. Frère RÉGIS-AIMÉ, L.Péd., Mariste
Directeur de l'École Normale d'Iberville

2. Le plan de Dalton

Par J. D. DUCHARME, I.E.
*Diplôme supérieur du cours de licence en pédagogie,
Diplôme de psychologie pédagogique et expérimentale.*

3. La discipline au service de la personnalité

Par le R. P. NOËL MAILLOUX, O.P.
Directeur de l'Institut de Psychologie de l'Université de Montréal

4. La réalisation d'un centre d'intérêt

Par Mademoiselle DOLORÈS LASALLE
Diplôme Supérieur d'Enseignement spécialisé

5. Accélération et Enrichissement

Par le Rév. Frère DOMINIQUE, F.E.C.
*Licencié en Pédagogie
Professeur à l'Institut St-Georges de l'Université de Montréal*

6. Les intérêts des enfants en lecture

Par Mademoiselle JEANNE ST-PIERRE
*Diplômée de l'École des Bibliothécaires de l'Université de Montréal
Directrice de la Bibliothèque des Enfants*

7. Bibliothèques et Éducation

Par LÉO-PAUL DESROSIERS
*Conservateur de la Bibliothèque Municipale de Montréal,
Membre des Dix,
Secrétaire de l'Académie Canadienne-française.*

À Paraître :

8. Culture et Utilitarisme

Par le R. P. L.-J. LEFEBVRE, C.S.V.
Supérieur du Collège Bourget de Rigaud.

Les Conférences Pédagogiques

ADMINISTRATION:

Le Centre de Psychologie et de Pédagogie

Régi par la loi des Syndicats coopératifs de Québec S.R. 1941

4803, RUE PARTHENAIS - Tél. FR. 3242

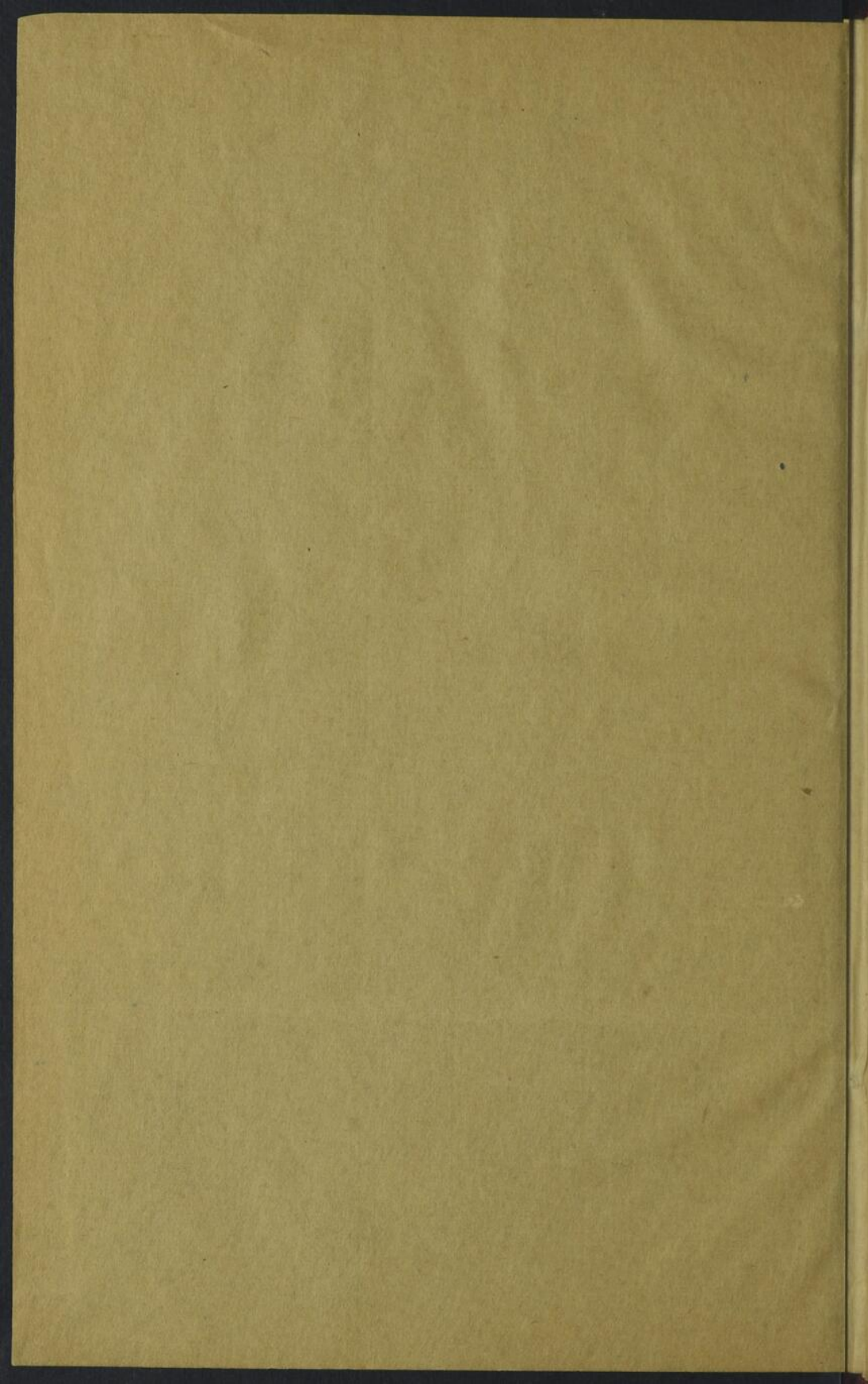
MONTREAL 34

Abonnement \$1.00

Au numéro .10

Exemplaire # 10 / 1945

à la Conservation



BNQ



000 366 696

V. 1
NO 1

BNQ



000 366 697

V. 1
NO 2

BNQ



000 366 698

V. 1
NO 3

BNQ



000 366 699

V. 1
NO 4

BNQ



000 366 700

V. 1
NO 5

BNQ



000 366 701

V. 1
NO 6

BNQ



000 366 702

V. 1
NO 7

BNQ



000 366 703

V. 1
NO 8

BNQ



000 366 704

V. 1
NO 9

